

Première question sur le bonheur : Groulx et le documentaire participatif

Jérôme Michaud

Numéro 324, octobre 2020

Les Rose

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95054ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michaud, J. (2020). Première question sur le bonheur : Groulx et le documentaire participatif. *Séquences : la revue de cinéma*, (324), 16–16.

Première question sur le bonheur

Groulx et le documentaire participatif JÉRÔME MICHAUD



Gilles Groulx a souvent pris la défense des gens ordinaires et opprimés. On a abondamment discuté du versant social, mais aussi politique de son œuvre. Un numéro sur l'engagement dans le cinéma québécois se devait de parler de lui, cela va de soi. Il semblait à propos de revisiter un documentaire peu commenté et généralement moins apprécié du cinéaste québécois : *Première question sur le bonheur*. Dans cette œuvre tardive de Groulx (1978), on retrouve bien sûr une maîtrise du cinéma direct qui a fait sa marque, mais ce qui frappe davantage aujourd'hui est sa filiation manifeste avec le cinéma participatif, un peu dans les sillons de Jean Rouch, mais sans le versant fictionnel.

Première question sur le bonheur présente le combat pour la possession et l'utilisation de terres agricoles que se menèrent dans la province de Oaxaca au Mexique des paysans (les comuneros) et des propriétaires terriens (les caciques). Le film s'ouvre sur une scène autoréflexive lors de laquelle les comuneros discutent du documentaire que Groulx veut faire avec eux. La communauté donne son assentiment au cinéaste pour que l'œuvre se fasse, lui indique comment elle doit être faite et ce qu'elle doit contenir. Cette séquence montre que Groulx accorde une grande importance à la démarche entreprise et à la relation qui l'unit aux gens filmés. Il est pleinement conscient d'être extérieur à la culture qu'il filme et que cela demande une certaine éthique qui suppose une coopération étroite.

Groulx a laissé le choix aux comuneros de la communauté de Santa Gertrudis de parler de ce qu'ils souhaitaient et il leur a crédité le scénario. Ils

ont décidé que le film devait d'abord pouvoir servir d'exemple à d'autres groupes comme le leur afin de montrer comment ils s'étaient structurés. Dans une entrevue accordée à Séquences (avril 1978), Groulx tient des propos bien humbles, se voyant beaucoup comme un passeur de connaissances sur ce projet. Il soutient avoir été constamment conseillé par des Mexicains qui connaissaient bien les enjeux locaux et déplore le fait de ne pas avoir pu collaborer avec un cinéaste local, ce qui lui aurait permis de mieux déterminer les moments les plus significatifs à filmer.

Ces considérations permettent de mieux saisir la genèse du film et de comprendre que le public québécois, en théorie, n'en a jamais été le destinataire premier. Avec l'aide de Jacques Kasma, Groulx s'est chargé du montage et a tenu ses promesses, centrant son œuvre sur l'historique de la lutte et la structuration du groupe. Il s'est permis de ne pas simplement monter le film, restant tout de même très sobre dans ses interventions. On a qu'à penser aux ponctuations visuelles et sonores qui insistent sur certains éléments ou aux rares moments lors desquels une voix off (celle de Groulx dans la version française) prend la parole afin d'apporter des précisions brèves et factuelles. On est ici à l'opposé des flots descriptifs des voix hors champ de ses premiers courts métrages documentaires.

Malgré qu'on y perçoive moins la trace artistique de Groulx, son film constitue une magnifique incursion au cœur d'une lutte sociale. Il demeure cependant un peu difficile d'approche. Puisqu'il a été conceptualisé au tournage pour un public déjà initié aux enjeux présentés, les détails historiques sont souvent très spécifiques, alors que la réforme agraire mexicaine n'est pas contextualisée de façon substantielle, ce qui aurait aussi pu aider à la compréhension. Cela dit, il faut apprécier le geste altruiste du cinéaste québécois qui a su faire de son film un projet collectif.

L'acceptation d'un auteur documentaire par la communauté qu'il souhaite filmer et la façon dont il est légitime de le faire sont aujourd'hui des enjeux primordiaux. Pour son époque, Groulx fait figure de leader. *Première question sur le bonheur* témoigne chez lui d'une autre forme d'engagement envers l'autre. Il n'a pas fait un film sur une communauté, mais bien avec et pour celle-ci. Il serait à espérer que la version espagnole soit un jour sous-titrée en français puisqu'elle rejoindrait beaucoup plus l'esprit du projet que la version doublée en français actuellement disponible. ▲